**Echos de *La Bâtarde*, de Violette Leduc, lus par Victoria Chéné.**

**Episode 3, 2e partie**

Edition L’Imaginaire, Gallimard, 1964, p. 28-33

[…]

Je te raconte ton passé, je voudrais te l’expliquer, je voudrais t’en guérir, je voudrais mettre ton cœur de vingt ans au repos sous un châssis d’horticulteur. Tu dis: « Il était revenu en été, c’est ainsi qu’il m’a fait payer mon abri » Je te croîs mais c’est obs­cur. Tu pouvais résister, tu as cédé. Pourquoi n’aurais-tu pas cédé ? Un lit, c’est construit pour le plaisir en commun. Il te fascinait, ne t’excuse pas, toi, quand tu l’excuses. Être femme, né pas vouloir l’être. Plus tard tu te serviras de cette arme. Je te jetterai qu’il était mal élevé ton fils de famille. Il ne devait pas franchir le seuil de ta chambre. Le salon était à tout le monde tandis que ta chambre était ton écrin de subalterne. Allez, Viens dans mes bras et dis avec moi : « Pourquoi ne perdait-il pas son temps à se mirer deux étages plus bas? » Un petit tablier blanc, ça le changeait. Si je pouvais le retrouver, ton petit tablier... Je le mangerais. Toi ma mère et ton petit tablier blanc vous m'étouffez. Ton petit tablier, je le savoure près de Marly, près du verger saccagé, près de notre maison — notre maison - pendant que Fernand passait les ballots de tabac sous l'eau. Je veux guérir ta plaie, maman. Impossible. Elle ne se refermera jamais. Ta plaie, c’est lui et je suis son portrait. Ma mère l’a aimé. Je ne peux pas le renier. Comment l’a-t-elle aimé ? Avec courage, avec énergie, avec ivresse. C’était un amour définitif, c’était une marche au sacrifice. Je lui par­donne, dit-elle encore. Il était malade, il dépendait de ses parents, il craignait son père. Il a dit quand c’est arrivé: « Jure que tu quitteras la ville, petite, jure que tu partiras ? » Elle jure, elle se jetterait à ses pieds, elle croit qu’elle a fauté. Il fait blan­chir son linge à Londres, il n’a guère l’âme raffinée. Lâche, paresseux, incapable. Mon miroir, manman, mon miroir. Non je ne veux pas de toi, hérédité. Mon Dieu, faites que j’écrive une belle phrase, une seule. […] Maman, le temps a trop travaillé : je ne veux plus voir sur tes traits l’ouragan des années.

[…]

Retournons en arrière, ouvre-toi le ventre, reprends-moi. Tu m’as tant parlé de ta misère quand tu cherchais une chambre, quand tu ne la trouvais pas parce que tu n’avais plus la taille fine. Souffrons encore ensemble. Fœtus, je voudrais ne pas l’avoir été. Présente, éveillée en toi. C'est dans ton ventre que je vis ta honte de jadis, tes chagrins. Tu dis parfois que je te hais. L’amour a des noms innombrables. Tu m’habites comme je t'ai habitée. Je t’ai vue nue, je t’ai vue te donner des soins intimes. Aucune mère n’aura été plus abstraite que toi. Ta peau, tes jambes, ton dos quand je le lave, le baiser du matin que je te demande n’ont pas de réalité. Où te rencontrer ? Le nuage, l'orme ou l’églantier te sont indifférents. Ne meurs pas tant que je vivrai. Retournons en arrière, porte-moi comme tu me por­tais, ayons peur ensemble des rats que tu devais enjamber dans le couloir de ta chambre. Ton sang ma mère, le ruisseau de sang jusque dans l’escalier quand je suis sortie de toi, les flots de sang du moribond. Les fers, les forceps. J’étais ta prison­nière comme tu étais la mienne. Oubliée, abandonnée près du ruisseau de ton sang quand j’arrivai. C’est normal, tu te mou­rais. On m’enleva les saletés longtemps après. Mais ceux qui te montraient du doigt, ceux qui te refusaient le coucher avant ma naissance étaient collés à ma peau.

[…]

Je suis née le 7 avril 1907 à 5 heures du matin. Vous m’avez déclarée le 8. Je devrais me réjouir d’avoir commencé mes pre­mières vingt-quatre heures hors des registres. Au contraire, mes vingt-quatre heures sans état civil m’ont intoxiquée. J’ai supposé que ma grand-mère qui avait abandonné sa place de cordon bleu, Clarisse ma marraine qui avait quitté sa place de cuisinière dans la maison où tu avais été séduite, j’ai sup­posé que toutes les trois vous vous demandiez si un oreiller sur ma trogne couleur de tomate n’était pas préférable à l’avenir que je vous imposais ; J’ai été déclarée, baptisée, vous avez fait venir le médecin sans compter, pour les bronchites, les broncho-pneumonies, les congestions pulmonaires. Tu pesais le poids d’un petit poulet, me dit-elle. Tu es née, tu as pleuré. Jour et nuit. Ce que tu as pu braire... Me voici coupable d’avoir tant pleuré sur un bavoir. J’écoute et je me tais.

[…]

Je suis la fille non reconnue d’un fils de famille, je dois rivali­ser en soins, en médaille et chaînette d’or, en robes de broderie, en longues anglaises, en teint clair, en cheveux soyeux avec les enfants riches de la ville lorsque ma grand-mère me promène dans le Jardin public. L’ange se change en gouvernante. Dans la chambre, c’est presque la misère — mon vase de nuit se transforme en saladier au début des repas — dehors c’est la représentation. Vanité des vanités ? Non. Ma mère et ma grand-mère sont intelligentes, elles ont de la personnalité, elles ont été écrasées l’une et l’autre à vingt ans, elles veulent com­battre la malchance quand elles enrubannent une petite fille. Le Jardin public est l’arène, je suis leur petit torero, je dois vaincre les enfants cossus de la ville. La sous-préfète a demandé pourquoi mes cheveux brillaient tant, ce qu’on leur faisait. Ma mère, implacablement, me donne trois cents coups de brosse trois cent soixante-cinq jours par an. Ma tête penche, c’est cela mon premier souvenir. C’est affreux pour elles : je n’ai pas de chance. Je descends l’escalier, je vais chercher le journal, je tombe sur les éclats de verre d’une bouteille. Je tombe, je tombe. Mes cicatrices aujourd’hui sont jolies, elles sont toutes en forme d’ellipse. Un insecte mystérieux... pardon lecteur, je m’interromps.

[…]

Elle m’a donné ses photographies. Étrange instant que celui où vous interrogez un inconnu sur une image, lorsque l’image et l’inconnu sont vos nerfs, vos jointures, votre moelle épinière. Née de père inconnu. Je le regarde. Qui me parle, qui me répond ? Le photographe. Il signe au dos de la photographie, il donne son nom à celui qui n'a pas voulu donner le sien. C’est un beau nom : Robert de Greck. Il donne gare du Flon. Il donne Lausanne avec téléphone entre parenthèses. Il précise : « Les clichés sont conservés. » Le photographe donne à foison. Je reçois le n° 19233. C’est comme si l’infini se changeait en un haut-de-forme plein de bouts de papier à tirer. Le cœur de l’inconnu qui bat dans mon cœur a un numéro. C’est le n° 19233. Ce n'est pas tout : spécialiste de grands portraits et agrandissements par procédé inaltérable au charbon. Merci, photographe. A-t-il huit ans ? A-t-il dix ans ? Ce doux visage, avec quelle précision ses yeux clairs regardent un rêve. La bouche est entrouverte, le rêve entre aussi dans la bouche. C’est un petit garçon léger de poids aux prises avec sa rêverie. Il peut marcher sur les primevères sans les flétrir. Assis sur la table et sur le châle à frange du photographe, la jambe gauche pliée sous la jambe droite, le mollet bien formé sans être gras, le genou rond, fort aimable, la bottine serrée, la chaussette incrustée, les mains abandonnées à force d’être enfantines, les doigts déliés, les ongles dégagés comme si la manucure les soi­gnait déjà, ce petit garçon élégant, irréel, est vêtu d’une mari­nière blanche avec un col marin de soie foncée à pois blancs. Un nœud de ruban parachève la pointe du col, le plastron à rayures. J’aime ce petit garçon absent de lui-même, j’aime sa fragilité d’anémone. Je l’aurais dévisagé si j’avais eu le même âge que lui. Un dimanche de froidure, de maladie, de désespoir, de solitude, j’ai brûlé ses photographies avec l’acte de décès.